

STÉPHANE ARNIER

LE VENT DE LINE

MÉMOIRES D'ARBRES-ANCÊTRES :

BERTTA BERCE

Ce chapitre vous est offert par l'auteur Stéphane Arnier.

La série « Mémoires d'Arbres-Ancêtres » regroupe des nouvelles indépendantes situées dans l'univers des romans « Mémoires du Grand Automne ».

Ce récit a remporté le Prix Fantasy des Booktubers 2016, organisé par Bookelis.

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

Troisième édition (Janvier 2017)

ISBN : 979-10-227-1297-2

© Stéphane Arnier, 2015

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Illustration de couverture : © Anthony Nougarede, 2015

L'ORIGINE

« À l'origine, dans cette combe venteuse du nord, il y eut une graine.

De la graine s'extirpa une pousse. La pousse se dégagea de l'humus jusqu'à prendre l'air, frissonnant sous les courants. La tige puisa sa force dans la terre autant que dans les rafales, et elle se déploya. Les cycles défilèrent par dizaines. L'arbrisseau, atteint de gigantisme, s'épanouit en des proportions à couper le souffle, et dans son écorce s'ouvrirent des cavités miraculeuses.

Il advint alors un printemps d'exception durant lequel, en une floraison singulière, des bourgeons germèrent. À l'automne, les boutons libérèrent des nourrissons extraordinaires, fripés comme des fruits. Ainsi prit vie tout un peuple, doué de conscience et de raison. Les habitants des racines baptisèrent leur Arbre-Mère Alkü.

Comme tous les Arbres-Mères, Alkü est lié à sa descendance comme elle est liée à lui. Il protège ses ouailles sous ses ramures ; il leur insuffle une part de son pouvoir ; il porte leurs enfants. Il les porte, mais ne les conçoit pas : aucun bourgeon spontané n'est jamais réapparu. Depuis l'origine, pour récolter des bébés à l'automne, il faut semer au printemps ; il faut un homme, une femme... et l'une des miraculeuses chambres fécondes. »

La pousse d'Alkü (ballades en proses - extrait)

« Louons la vie, parents et amis, puisque nous aurions pu la perdre mille cycles de cela.

En ce temps-là, à la faveur d'un climat funestement propice, les pucerons cendrés s'étaient multipliés en une vague que nul n'avait jamais connue. Cet été maudit, des insectes plus imposants qu'un marmot, protégés par des carapaces de chitine plus résistantes que la pierre, fondirent dans l'Arbre par milliers, sans qu'on n'y puisse rien faire.

Ils percèrent nos défenses, miellèrent nos sève-tiers, mandibulèrent nos protecteurs ; ils étouffèrent les branches, aspirèrent la sève, tordirent les feuilles au noir.

Nous étions refoulés, à bas des Racines, loin des chambres fécondes, incapables désormais de nous reproduire, condamnés — comme Alkü — à un lent déclin.

Jusqu'à la mort.

Louons la vie, parents et amis, puisque nous aurions dû la perdre mille cycles de cela. »

Le poète Kimi
La Grande Infestation (*introduction*)

« Le plus grand arbre est né d'une graine menue. »

Lao-Tseu

Bertta siffla entre ses dents tordues puis cracha au sol. Mortvent, la terre n'était même plus gelée ! Les derniers paquets de neige sale ne tarderaient pas à disparaître. Les mousses verdissaient, et les premières pousses s'extirpaient de l'humus, s'étirant après leur long coma. La couverture de nuages était trop épaisse, et les températures trop douces. Son tour de ronde sur la racine de l'Arbre-Mère le lui criait à grands vents : l'hiver était fini. Terminée, la période d'accalmie. Achevée, la trêve. Là-haut, dans les rameaux gigantesques, au sommet du triple tronc géant, la guerre bourdonnait déjà dans ses cocons. La vie reprenait ses droits, pattes et mandibules dehors, et avec elle, la mort.

Car il faudrait encore batailler, n'est-ce pas ?

Depuis quinze cycles qu'ils avaient été repoussés des branches, les Alkayas auraient pu abandonner Alkü aux pucerons cendrés et renoncer aux combats... sauf que cela équivalait à se laisser dépérir. Il était leur Arbre ; leur créateur ; la source de leur pouvoir ; et, surtout, le porteur de leurs enfants. Alors, chaque printemps, on se battait contre

les nuées, on affrontait des insectes gros comme des chiens de chasse, afin de reprendre possession de quelques chambres fécondes ; on y inséminait les bassins de vie en gardant les armes à la main ; on les défendait féroce­ment deux saisons entières, jusqu'à la Cueillette ; et chaque hiver, on souriait niaisement à la poignée de nouveau-nés, pour se donner l'illusion que le peuple alkaya était toujours vivant. Pour oublier que ce cycle encore, il y avait eu plus de morts au combat que de nourrissons sortis des bourgeons.

Mais la vérité, c'était que la Forêt de Hel s'étendait trop vite : après chaque bataille, on y enterrait les graines des trépassés, et on veillait sur la pousse des vénérables Arbres-Ancêtres. Combien y avait-il d'enfants au village, en comparaison ? Un tronc par disparu : il suffisait de compter.

D'un index boudiné, Bertta se boucha une narine et souffla fort par l'autre, expulsant un jet de mucus dans les buissons d'airelles. Elle n'osa pas monter plus haut sur la souche : elle n'avait rien remarqué d'alarmant jusqu'ici, mais comme disait son défunt mari, « on ne tire pas la queue du drakkon qui dort ». Balançant le manche de sa cognée sur son épaule, elle redescendit à pas lents vers le village niché au sol, entre les racines aux allures de collines.

Elle n'avait pas fait vingt pas qu'elle renifla de dédain : trois gosses imprudents la contournaient par la droite en se faufilant à travers les buissons et les troncs décharnés des pins. Par Alkü, pensaient-ils vraiment qu'elle ne les avait pas remarqués ? Ces mioches n'avaient pas dix cycles : leurs parents les tenaient si bien à l'écart de l'Arbre-Mère

que la plupart n'avaient jamais vu un puceron cendré de près. Alors ils pratiquaient des jeux d'enfants, et s'enhardissaient à déjouer les rondes des protecteurs. C'était à celui qui oserait grimper le plus haut sur la racine : ils se prenaient pour des libérateurs, s'imaginaient en combattants héroïques, à massacrer de l'insecte.

Les imbéciles.

Bertta feignit de les ignorer et se laissa glisser dans un dénivelé. Sous le couvert de bouleaux faméliques, elle remonta sa lourde carcasse le long de la pente, se dandinant dans un pas de course grotesque. Sa monstrueuse poitrine ballottait sous son armure de cuir gris, rêche et lache. L'une de ses deux nattes s'échevela dans les fourrés. Elle grommela pour elle-même : qu'est-ce qu'il ne fallait pas faire pour protéger les siens !

Elle se cacha à l'abri d'un nœud de la racine, le temps de reprendre son souffle. Dans sa poitrine, sa graine battait la chamade. Ses pommettes brûlaient. Ses guiboles tiraient. Ce n'était plus de son âge.

Les demi-portions étaient encore bien bas dans la pente, mais ils avaient déjà les chocottes. Blottis derrière un roncier décharné par l'hiver, ils hésitèrent de longs instants, puis tentèrent quelques pas à découvert. Engoncés sous leurs capes brodées, d'épais bonnets de laine enfoncés jusqu'aux sourcils, ils fixaient la canopée avec appréhension, si sombre, si loin au-dessus d'eux. Leur courage vacillait. C'était le moment : Bertta s'élança, s'interposant tout entière.

— *Bräaaa !* brailla-t-elle en brandissant sa cognée.

Elle venta au ras du sol, son pouvoir manipulant l'air afin de projeter vers eux des brassées de feuilles mortes et d'aiguilles de pin. Son impressionnante stature fit le reste : les trois gamins hurlèrent de terreur, figés dans une crispation comique, les mains levées devant les yeux. Alors Bertta calma son vent, cala ses poignes sur ses inconcevables hanches, et sourit : ses lèvres s'étirèrent jusqu'à ses oreilles, laissant saillir une canine tordue, et mettant en évidence la pustule sur sa joue. Les cris cessèrent tout net, et les mioches détalèrent vers les chalets, à bas des racines.

— Peuh ! cracha-t-elle, un regard mauvais fixé sur les hautes branches.

Mortvent, que deviendraient les gamins sans la garde des vétérans ?

Elle était encore loin du sol quand elle aperçut la silhouette qui grimpait vers elle — sans se cacher, celle-ci. Son sourire se fit mauvais et elle cessa sa progression : le Maître-sève Into Chardon n'avait que rarement l'occasion de monter dans *son* Arbre. Qu'il profite donc de ce plaisir ! Elle lui tourna le dos, feignant de ne pas l'avoir vu, et occupa son temps à la surveillance des hautes branches.

Bientôt, elle distingua sa respiration. Obséquieux, il se fit précéder d'un vent qui lui effleura la peau dans une parodie de baise-main. Elle frissonna. Quand elle se retourna, il était là : la silhouette toujours aussi grasse, le sourire aussi sirupeux. Il portait un bonnet de laine, des pompons sous les oreilles. Sur son lourd poncho brodé de motifs végétaux se faufilait son emblème de drakkon. Des mousquetons cliquetaient à sa ceinture, et Bertta distingua les lanières de cuir de son baudrier : une coquetterie que le sèvetier exhibait par amour de son statut, car aucun membre du clan n'avait grimpé dans les cordes depuis des cycles. Malgré son âge exceptionnellement avancé pour un Alkaya, et bien qu'il

souffla comme un bœuf, il ne semblait pas aussi exténué qu'il aurait dû.

— Bonvent sur vous, Haut-Protecteur !

— Maître-sève.

Elle se détourna vers l'observation de la canopée, noire de pucerons cendrés. Into Chardon se laissa le temps de reprendre une respiration normale, but une rapide gorgée à une flasque tirée de son harnachement, puis s'éclaircit la voix.

— Hum. On ne vous a pas vue, à l'Assemblée. Votre avis et votre vote nous ont manqué...

Il continuait d'afficher un large sourire, pas assez grand néanmoins pour dissimuler son reproche. Bertta cracha non loin de ses bottes, et se délecta de sa fugace moue de dégoût.

— Et les racines, elles vont se garder toutes seules ? Il me reste bien peu de protecteurs, et ça se réveille là-haut. Je fais ce que je peux avec mes moyens, et n'ai pas la tête à vos palabres stériles. J'ai encore surpris trois mioches tout à l'heure. Les parents ont-ils conscience que l'hiver est terminé ?

Le Maître-sève retira son bonnet et ébouriffa ses cheveux filasse. Il ne faisait pas très froid — décidément pas assez — et après son ascension il avait sans doute un coup de chaud.

— Oh oui, ils en ont conscience, Haut-Protecteur : je le leur ai rappelé. C'est pour cela que le temps nous est compté, et que pour mettre à exécution le projet que j'ai ex-

posé aujourd'hui, nous n'avons qu'une nuit. Il nous faut agir dès demain.

Pour toute réponse, Bertta cracha de nouveau.

Chaque printemps, le Maître-sève présentait un nouveau plan de contre-offensive, dans l'objectif de reconquérir l'Arbre-Mère. Une volonté louable, mais qui s'était plusieurs fois soldée par des boucheries dramatiques. Il y avait des milliers de cendrés dans les hautes branches : chaque combat provoquait d'effroyables pertes chez les Alkayas adultes, alors qu'à chaque cycle ils n'arrivaient à féconder et récolter qu'un faible nombre de chambres. Bertta dirigeait les vétérans — les « vieux », comme ils se surnommaient eux-mêmes — les quelques rares à avoir survécu à toutes ces infructueuses tentatives. Ils étaient indispensables à la protection du village. Si eux mouraient, qu'advierait-il du peuple alkaya ? Il était hors de question de risquer la vie des anciens.

Constatant qu'elle ne répondait pas, Chardon pointa le doigt vers les montagnes du crépuscule.

— Voyez-vous ?

Alors que le ciel affichait un aspect nuageux uniforme, l'horizon bardé de sommets enneigés était lumineux, limpide, tranché. Pur. On distinguait le moindre pic de façon presque surnaturelle.

— Vous savez ce que cela signifie, n'est-ce pas ? Le vent tourne, et exceptionnellement il nous vient du nord.

— Gelées printanières.

Le Maître-sève acquiesça.

— Oh oui, de très fortes gelées. Ma petite Line le pressent déjà, et c'est pour cela que nous avons convoqué l'Assemblée : demain, le temps sera au givre.

Les cendrés n'aimaient pas le froid. Les basses températures les incitaient à rester blottis sous les branches ou dans les rainures de l'écorce. Hélas ! L'hiver, la neige et la glace interdisaient l'accès des passerelles aux Alkayas eux-mêmes, empêchant toute offensive sérieuse alors que les pucerons étaient le plus affaiblis — la Nature était mal fichue. Au printemps, le peuple d'Alkü profitait des averses pour mener des incursions et libérer quelques chambres, mais le climat adouci rendait les insectes vivaces.

— Ma stratégie suppose de prendre les cendrés de vitesse. Au matin, par ce grand froid, ce sera possible.

Bertta n'avait pas connaissance du plan présenté ce cycle. Elle n'avait pas non plus envie de lui faire le plaisir de s'y intéresser. Elle ignore la perche qu'il lui tendait.

— Je me fiche du temps qu'il fera. Nous ne pouvons plus nous permettre de perdre nos vieux.

— Ce sera différent, cette fois. Line mènera l'assaut. Elle est suffisamment âgée. Elle est prête.

Line Chardon portait le nom du Maître-sève et on parlait d'elle comme de sa fille, mais ce n'était pas le cas. L'enfant était née treize cycles plus tôt, d'un phénomène exceptionnel : son bourgeon avait poussé spontanément dans une chambre féconde d'Alkü, sans autre parent que l'Arbre-Mère lui-même. Très jeune, elle avait montré des talents hors du commun : son pouvoir à venter était d'une finesse et d'une puissance hors norme, et son génie botanique déjà

égal à celui de son père adoptif. Recluse dans l'étude du Maître-sève, elle avait mis au point la fameuse poudre d'ortie, répulsif contre les cendrés ; elle avait amélioré les baudriers des sèvetiers ; découvert les propriétés de l'épervière, et augmenté le taux de survie suite à une contamination au miellat de pucerons...

C'était l'enfant-fruit, l'espoir de tout un peuple. Mais elle avait à peine treize cycles. Était-elle capable de mener une contre-offensive majeure ? Le croulant maître-sève, ou la vieille et revêche Bertta, pouvaient-ils vraiment mettre la vie des derniers vétérans entre de si petites mains ?

La voix d'Into Chardon se fit cajoleuse.

— Le Conseil n'a pas voté l'assaut, mais si vous m'apportiez votre soutien, il se rangerait à votre avis.

— Sauf votre respect, Maître-sève, notre poignée d'anciens est tout ce qu'il nous reste. J'ai enterré trop d'amis et de proches dans la Forêt de Hel pour en voir mourir d'autres.

Il conserva son sourire, ce qui fit tinter une alarme dans l'arrière-cerveau de Bertta : Into Chardon était un être imbu de sa personne, qui supportait mal tout affront. Qu'il ne s'offusque pas plus de son refus la surprenait. Cela ne lui disait rien qui vaille.

— Allons, ma chère Bertta ! Si nous voulons que notre village entier puisse vivre vieux, il nous faudra bien reconquérir Alkū, d'une manière ou d'une autre. À préserver vos vétérans, ne sont-ce pas nos jeunes que vous pénalisez ?

Bertta serra les dents sous la réplique, cracha à ses pieds, puis redescendit vers les chalets en contrebas, le plantant là.

VOUS AVEZ AIMÉ CE CHAPITRE ?

Retrouvez Bertta dans [la version complète de la novela « Le vent de Line »](#), en version brochée et ebook.

DU MÊME AUTEUR,
DANS LE MÊME UNIVERS

ROMANS — Mémoires du Grand Automne

1 — Le déni du Maître-sève

2 — La colère d'une mère

3 — Le pacte des frères (*à paraître*)

NOUVELLES — Mémoires d'Arbres-Ancêtres

Comme une feuille dans le vent

Le vent de Line

Seuls les cailloux ignorent la peur

Retrouvez tout le Grand Automne sur :

www.memoiresdugrandautomne.com

Pour joindre l'auteur :

auteur@memoiresdugrandautomne.com

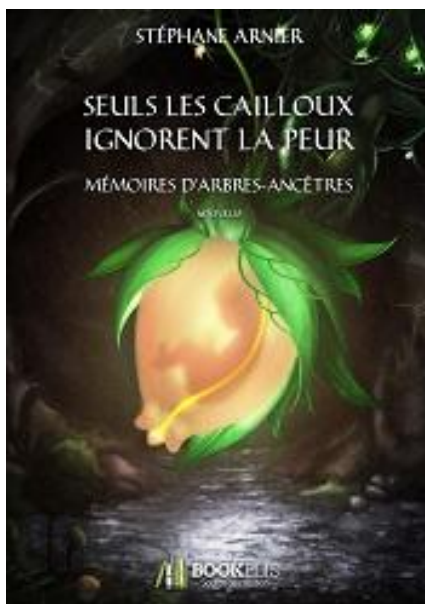
Suivez l'auteur sur Twiter et Facebook !

LISTE DE DIFFUSION

Pour être informé(e) de toutes les nouveautés de la série avant tout le monde, accéder à des chapitres en avant-première, ou simplement échanger avec l'auteur,

[inscrivez-vous !](#)

(Gratuit, géré par l'auteur, pas de spam)



La version ebook du livre « *Seuls les cailloux ignorent la peur* » vous est offert pour toute inscription.